

nelle se fasse l'écho de celle d'Alphonse de Liguori en répétant ses vulgaires paroles telles qu'elles sont ; bientôt vous verrez l'émotion gagner tous les cœurs ; tous vous auront compris, et mieux que cela, tous vous auront senti. Grâce au saint évêque, vous serez devenu vous-même une preuve nouvelle de la toute-puissance de l'éloquence populaire.

MÉDITATIONS

POUR HUIT JOURS

D'EXERCICES SPIRITUELS,

EN PARTICULIER.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De l'importance du salut.

De toutes les affaires, il n'en est point de plus importantes que celle de notre salut éternel : de cette affaire dépend notre bonheur ou notre ruine éternelle.

Porro unum est necessarium. Il n'est point nécessaire que nous soyons riches, que nous soyons honorés, que nous jouissions d'une bonne santé; mais il est nécessaire que nous fassions notre salut. C'est pour cette seule fin que Dieu nous a placés en ce monde. Malheur à nous si nous ne l'obtenons pas !

S. François Xavier disait qu'il n'y a qu'un seul bien au monde, le salut; et qu'un seul mal, la damnation. Qu'importe que nous soyons pauvres, méprisés, infirmes? Si nous nous sauvons, nous serons heureux à jamais. Au contraire, que nous servira d'avoir été grands, rois même, si nous sommes malheureux éternellement?

O Dieu! que sera-t-il de moi? Il peut se faire que je me sauve; il peut se faire aussi que je me perde. S'il peut se faire que je me perde, pourquoi ne prendrais-je pas la résolution de m'attacher plus étroitement à Dieu?

Mon Jésus, ayez pitié de moi. Je veux changer de

vie. Donnez-moi votre secours : vous êtes mort pour me sauver, et je voudrais me damner !

Avons-nous, par hasard, fait assez pour nous sauver ? Sommes-nous bien sûr de ne pas aller en enfer ?

Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ ? (Matth. 16. 26.) Si on perd son ame, par quel autre bien pourra-t-on jamais compenser une telle perte ?

Que n'ont pas fait les Saints pour assurer leur salut éternel ? Que de rois et de reines ont laissé leurs royaumes pour aller s'enfermer dans un cloître ! Que de jeunes gens ont quitté leur patrie pour vivre dans les déserts ! Que de vierges ont renoncé aux plus illustres alliances pour donner leur vie à Jésus-Christ ! Et nous, que faisons-nous ?

O Dieu ! que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous sauver ! Il a dépensé trente-trois années dans les sueurs et les souffrances, il a donné son sang et sa vie ; et nous nous perdrons !

Seigneur, je vous remercie de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce. Si je fusse mort alors, que serait-il advenu de moi pendant toute l'éternité ?

Dieu veut sauver tous les hommes : *Omnes humines vult salvos fieri.* (1. Tim. 2. 4.) Si nous nous perdons, c'est par notre seule faute que nous nous perdons. Ce sera là notre plus grande peine dans l'enfer.

Sainte Thérèse dit que la perte d'une bagatelle, d'un habit, d'un anneau, quand elle arrive par notre faute, est pour nous un déplaisir intolérable, quelle sera la peine des damnés lorsqu'ils verront qu'ils ont tout perdu volontairement, leur ame, le ciel et Dieu même !

Malheur à moi ! la mort approche : qu'ai-je fait pour la vie éternelle ?

O mon Dieu ! qu'il y a d'années que je mériterais être

dans l'enfer, là où je ne pourrais plus ni me repentir, ni vous aimer ! Maintenant que je le puis encore, je me repens, et je vous aime.

Qu'attendons-nous ? Est-ce d'aller pleurer avec les damnés, d'aller dire comme eux : *Ergo erravimus*. Nous nous sommes donc trompés, et pour nous, il n'y a plus, il n'y aura jamais de remède !

A tout autre erreur en ce monde, il y a remède ; mais perdre son ame est une erreur sans remède.

Que de travaux et de fatigues entreprennent les hommes pour assurer un gain, pour se procurer une dignité, un plaisir ! et pour son ame que fait-on ? Rien ; comme si perdre son ame importait peu.

Que de précautions pour conserver la santé du corps ! On cherche les meilleurs médecins, les meilleurs remèdes, le meilleur air : et pour le salut éternel, tant de négligence !

Mon Dieu, je ne veux plus résister à votre voix. Qui sait si ces paroles que je lis ne sont pas votre dernière invitation ? Nous pouvons nous damner pour toujours et nous ne tremblons pas ! Nous osons attendre pour remédier aux désordres de notre conscience !

Que de grâces le Seigneur t'a faites dans la vue de te sauver, ô mon ame ! Il t'a fait naître dans le sein de l'église. Que d'aisance il t'a donné pour te sanctifier ! Prédications, confessions, bons exemples. Que de lumières, que de voix amoureuses dans les exercices spirituels, dans l'oraison, dans les communions ! Que de miséricordes envers toi ! Que de temps passé à t'attendre ! Que de pardons accordés à tes fautes ! toutes grâces qu'il n'a pas faites à mille autres.

Quid debui ultrà facere vineæ meæ, et non feci.
(Js. 5.) Que pouvais-je faire de plus pour toi, ô ame,

dit le Seigneur? Depuis tant d'années que tu es au monde, quels fruits m'as-tu donnés?

S'il nous avait été donné de choisir nous-mêmes les moyens de faire notre salut, quels moyens eussions-nous pu choisir plus sûrs et plus faciles?

Hélas! si tant de grâces ne nous sont pas avantageuses, elles ne serviront qu'à rendre notre mort plus déplorable.

Pour être un saint, vous n'avez besoin ni d'extases, ni de visions; les moyens ordinaires que vous avez vous suffisent. Faites oraison, communiez fréquemment, lisez les livres spirituels, fuyez les occasions dangereuses et vous serez un saint.

O mon Dieu! tant d'années que je vis en ce monde; et quel profit ai-je fait jusqu'ici? Votre sang, votre mort, ô mon Jésus, sont mon unique espérance.

Si je devais mourir ce soir, mourrais-je content de la vie que j'ai menée? Non, certes; eh bien! veux-je donc attendre que vienne la mort, et qu'il ne me reste plus qu'à dire: Hélas! ma vie est déjà finie, et je n'ai rien fait!

Quelle grâce pour un moribond abandonné des médecins, si quelqu'un lui accordait un an, ou même un mois de vie! Dieu m'accorde le temps présent, à quoi vais-je l'employer à partir d'aujourd'hui?

O Seigneur! puisque vous m'avez attendu jusqu'ici, je ne veux plus vous mépriser. Me voici, dites ce que vous voulez de moi, je veux le faire. Pour me donner à vous, je ne veux plus attendre le temps où pour moi il n'y aura plus de temps.

Mon Jésus, c'est assez d'offenses. Ce qui me reste de vie, je ne veux plus l'employer à vous déplaire, je veux la dépenser tout entière à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, à vous aimer de tout mon cœur, ô le Dieu de mon âme!

Travaillons vite, car la mort est proche. N'attendons

pas à demain pour les choses que nous pouvons faire aujourd'hui. Aujourd'hui passe et ne revient pas.

Tous disent, à la mort : Oh ! si j'avais été un saint ! Mais que servent alors les soupirs, quand la lampe va s'éteindre par défaut d'huile ?

Nous dirons au moment de la mort : Que m'en coûtait-il de fuir cette occasion, de supporter cette personne, de rompre cette correspondance, de céder cette prétention ? Je ne l'ai pas fait, et que vais-je devenir ?

Seigneur, aidez-moi. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gènes : *Mon Jésus, plus de péchés, non, plus de péchés !* Je renonce à tout pour vous plaire uniquement.

Ne croyons jamais en trop faire pour acquérir le salut éternel. *Nulla nimia securitas*, dit S. Bernard, *ubi periclitatur æternitas* ; pour éviter l'enfer, on ne saurait chercher une trop grande sécurité.

Pour assurer notre salut, il est de toute nécessité que nous nous déterminions à en prendre les moyens. Quelques vellétés ne mènent à rien ; il ne sert de rien de dire : *Je m'en occuperai*. L'enfer est plein d'âmes qui disaient : *Plus tard, plus tard* ; la mort vint et elles se perdirent.

L'apôtre dit : *Cum metu et tremore, vestram salutem operamini*. (Phil. 11. 12.) C'est dans la crainte et le tremblement qu'on doit se sauver. Celui qui tremble de se damner, se recommande sans cesse à Dieu ; il fuit les occasions, et, ce faisant, il se sauve.

Pour se sauver, il faut user de violence ; le ciel n'est pas pour les poltrons. *Violenti rapiunt illud*. (Matth. 11.)

Seigneur, que de promesses je vous ai faites ? mais toutes ces promesses ont été autant de trahisons. Je ne veux plus vous trahir ; aidez-moi, faites-moi mourir avant que je ne vous offense.

Le Seigneur a dit : *Petite et accipietis.* (Joan. XVI. 24.) Par ces paroles, Dieu nous fait connaître le grand désir qu'il a de nous sauver. Si un homme dit à son ami : *Mon ami, demande-moi ce que tu voudras*, il n'a plus rien à lui dire. Prions donc toujours notre Dieu; nous serons sans cesse enrichis de nouvelles grâces, et nous nous sauverons certainement.

Aimable Jésus, tournez les yeux vers ma misère, et ayez pitié de moi ! Je vous ai oublié, mais vous, vous ne m'avez pas oublié. Je vous aime de toute mon ame, ô mon amour ! je déteste au-delà de tous les maux, les offenses que je vous ai faites. Pardonnez-moi, mon Dieu, et oubliez toutes les amertumes que je vous ai causées. Ah ! puisque vous connaissez ma faiblesse, ne m'abandonnez pas ; donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de tout vaincre pour vous être agréable. Faites-moi oublier tout le reste ; que je ne me souviennne que de votre amour, et de vos miséricordes, au moyen desquels j'ai contracté une si grande obligation de vous aimer. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME MÉDITATION.

De la vanité du monde.

Quid prodest homini, si mundum, universum lucratur, animæ vero suæ detrimentur patiatum? (Matth. XVI. 26.) O maxime profonde qui a envoyé tant d'ames au ciel, et donné tant de saints à l'église ! A quoi sert de gagner tout le monde qui finit, et de perdre ensuite l'ame qui est éternelle ?

Le monde ! Et qu'est-ce que ce monde ? une ombre, une scène de comédie qui passe bien vite. *Præterit*

figura hujus mundi. (1. Cor. VII. 31.) La mort vient, on baisse la toile, la scène est finie, et après, il n'y a plus rien.

Hélas ! à l'article de la mort, à la lueur du cierge, sous quel aspect se montrent à un chrétien toutes les choses de ce monde ? ces vases d'argent, ces sommes entassées, ce mobilier si riche et si somptueux, quand il faut laisser tout cela ?

Mon Jésus ! faites que mon ame dès aujourd'hui soit tout à vous ; faites que je n'aime rien autre que vous. Je veux me détacher de tout, avant que la mort ne m'en détache de force.

Sainte Thérèse disait : *On ne doit point tenir compte de ce qui finit.* Tâchons donc de nous procurer cette fortune qui ne finit pas avec le temps. Que sert d'être heureux quelques jours (en supposant qu'il y ait une vraie félicité sans Dieu), à celui qui doit être malheureux à jamais ?

David dit que tous les biens de la terre sembleront, au moment de la mort, comme le songe d'un homme qui s'éveille : *Velut somnium surgentium.* (Psal. LXXII. 20.) Quelle peine n'éprouve pas celui qui, ayant rêvé qu'il était roi, se trouve à son réveil, pauvre comme auparavant ?

Mon Dieu, qui sait si cette méditation que je lis en ce moment n'est pas votre dernière invitation ? Donnez-moi la force de détacher mon cœur de toutes les affections de la terre, avant que je la quitte, cette terre. Faites-moi connaître le grand outrage que je vous ai fait en vous offensant, en vous laissant pour l'amour des créatures. *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Je me repens de m'être détourné de vous ; ne me chassez pas à cette heure que je reviens à vous.

A la mort, ce qui console un chrétien, ce ne sont ni

les charges honorables qu'il a exercées, ni les pompes, ni les richesses, ni les plaisirs dont il a joui, ni les embarras terrestres d'où il s'est tiré; ce qui seul a le droit de le consoler, c'est l'amour qu'il a porté à Jésus-Christ, c'est le peu qu'il a souffert pour son amour.

Philippe II disait en mourant : *Oh ! que n'ai-je été frère lai dans quelque couvent ! que n'ai-je jamais été roi !* Philippe III s'écriait dans la même circonstance : *Que n'ai-je vécu dans un désert ! je comparerais alors avec plus de confiance au tribunal de Dieu !* Ainsi parlaient à la mort ceux qu'on estima, durant leur vie, les plus fortunés des mortels.

En somme, tout ce qu'on gagne sur la terre se change en remords de conscience et en terreurs d'éternelle damnation, à l'heure de la mort. O Dieu ! dira cette personne, j'ai eu tant de lumières pour me détacher du monde, et, avec tout cela, j'ai suivi le monde et ses maximes : à cette heure, quelle va être ma sentence !

Insensé que j'ai été ! dira cette personne : je pouvais si aisément me sanctifier ! je pouvais mener une vie heureuse dans l'union avec Dieu : à présent comment me trouve-je de la vie que j'ai menée ? Mais tout cela, quand le dira-t-elle ? quand le moment sera venu de clore la scène pour entrer dans l'éternité en présence de ce grand moment duquel va dépendre son bonheur, ou son désespoir à jamais.

Seigneur, ayez pitié de moi. Par le passé, je n'ai pas su vous aimer. Désormais vous allez être mon unique bien. *Deus meus et omnia !* vous seul méritez tout mon amour je veux aimer vous seul.

Grands du monde, à cette heure que vous êtes en enfer, comment vous trouvez-vous de vos richesses et de vos honneurs ? *Rien, il ne nous reste rien*, répondent-ils en pleurant ; nous ne trouvons plus que tourmens et déses-

poir. Tout est passé; mais notre peine ne passera jamais.

Ils diront, ces malheureux : *Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia? transierunt omnia illa tanquam umbra.* (Sap. v. 8.) à quoi nous a servi la vanité du pouvoir, le néant des richesses? tout a passé comme l'ombre, et il ne nous en reste que des tourmens éternels. A la mort, le souvenir des biens dont on aura joui en ce monde nous remplira de terreur et de confusion et non de confiance.

Malheur à moi! depuis tant d'années que je suis au monde, qu'ai-je fait pour Dieu? Seigneur, ayez pitié de moi, ne me chassez pas de votre face : *Ne projicias me a facie tuâ.*

La mort est le temps de la vérité; c'est alors qu'on reconnaît les choses de cette terre pour ce qu'elles sont, cendre et fumée. O mon Dieu! que de fois je vous ai échangé pour un néant? je n'aurais pas l'audace d'espérer mon pardon, si je ne savais que vous êtes mort pour me l'obtenir. A présent, je vous aime sur toutes choses, et j'estime votre grâce plus que tous les royaumes du monde.

La mort s'appelle un larron : *Dies illa tanquam fur.* (1. Thess. 5. 4.); car elle nous dépouille de tout, richesses, beautés, dignités, parents, tout jusqu'à notre peau.

Le jour de la mort s'appelle encore le jour des pertes : *Dies perditionis.* (Deut. 29. 21.) C'est alors que nous perdons tout ce que nous avons acquis, toutes nos espérances en ce monde.

O mon Jésus! je ne m'embarrasse pas de perdre les biens de la terre; il suffit que je ne vous perde pas, ô bien infini!

Nous louons les Saints qui, pour l'amour de Jésus-Christ, ont dédaigné les biens de cette terre, et nous

voudrions y demeurer attachés avec un si grand péril de notre salut.

Nous aimons tant nos avantages en cette vie! comment faisons-nous si peu de compte des avantages éternels?

Eclairez-moi, mon Dieu; faites moi connaître tout le néant des créatures et tout ce que vous êtes, ô bien infini! faites que je quitte tout pour vous acquérir, vous seul, mon Dieu, mon Dieu, je ne veux que vous, rien que vous.

Sainte Thérèse dit que toutes nos fautes, toutes nos attaches aux biens de cette terre, proviennent du défaut de foi: ranimons donc cette foi qui nous enseigne qu'un jour nous aurons à quitter toutes choses pour nous en aller dans l'éternité. Quittons aujourd'hui avec mérite ce qu'un jour il nous faudra laisser de force; richesses, honneurs, parents, à quoi bon? Dieu, Dieu, cherchons Dieu et Dieu remplacera tout.

La grande servante de Dieu, sœur Marguerite de Ste-Anne, fille de l'empereur Rodolphe II et religieuse déchaussée, disait: *A quoi servent les royaumes à l'heure de la mort?*

La mort de l'impératrice Isabelle fit prendre à Saint François de Borgia la résolution de renoncer au monde et de se donner tout à Dieu. A la vue du cadavre de cette princesse, il s'écria: *Ainsi donc finissent les grandeurs et les couronnes de ce monde!*

O mon Dieu! si je vous avais toujours aimé! faites que je sois tout à vous, avant que la mort ne me surprenne.

La mort possède un grand secret. Comme elle fait évanouir tous les désirs du monde! comme elle fait voir que toutes les grandeurs de la terre ne sont que fumée et illusion! les choses qu'on désire le plus en ce monde, considérées sous le point de vue de la mort, perdent tout

leur éclat. L'ombre de la mort obscurcit toutes les beautés d'ici-bas.

Que font les richesses à celui à qui il ne reste qu'un drap pour couvrir son cadavre ? que fait la beauté à celui qui tout à l'heure va devenir un monceau de vers ? à quoi sert d'avoir eu en main la puissance à celui qu'on va bientôt jeter dans une fosse où il va être oublié de tout le monde ?

Perge ad sepulchrum, contemplare pulverem vermes : et suspira, dit S. Chrysostôme. Approchez d'une fosse, considérez ce squelette rongé de vers et réduit en poussière ; alors dites en soupirant : *Tel je deviendrai, et je n'y pense pas ! et je ne me donne pas à Dieu !* Qui sait, hélas ! si cette idée qui me frappe en ce moment n'est pas la dernière invitation de la grâce ?

Aimable Rédempteur, j'accepte la mort et je l'accepte dans la manière qu'il vous plaira me l'envoyer ; mais je vous en prie, avant que vous ayez à me juger, donnez-moi le temps de pleurer les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, ô mon Jésus ! et je me repens de vous avoir méprisé.

O Dieu ! que de malheureux ont perdu leur ame pour les objets de la terre, pour un plaisir, pour une vanité : en perdant leur ame, ils ont tout perdu,

Croyons-nous, ou ne croyons-nous pas que nous devons mourir et que nous ne devons mourir qu'une fois ? Si nous le croyons, pourquoi ne laissons-nous pas tout le reste, pour nous assurer une bonne mort ? Laissons donc tout pour assurer ce qui est tout.

Comment peut-on mener une vie désordonnée, quand on sait que le souvenir d'une vie ainsi passée nous sera, à la mort, une peine insupportable ?

Mon Dieu, je vous remercie de la lumière que vous m'avez donnée ; mais qu'avez-vous fait, Seigneur ? j'ai

accru le nombre de mes péchés et vous avez augmenté celui de vos grâces. Malheur à moi si je ne sais pas en profiter en ce moment!

Celui-là vivra détaché du monde, qui songe que dans peu il en faudra sortir.

Oh! avec quelle paix vivent et meurent ces personnes qui, dépouillées de tout, disent le cœur content : *Deus meus et omnia!*

Salomon disait que tous les biens de cette terre ne sont que vanité et affliction d'esprit, attendu que plus on est riche, plus on est misérable.

S. Philippe de Néri traitait de fous ceux dont le cœur est attaché au monde; fous, parce que sur cette terre ils se font une vie malheureuse.

O mon Dieu! que me resté-t-il de tant d'offenses que je vous ai faites, sinon des peines et des remords qui me tourmentent et me tourmenteront bien davantage au moment de la mort. Oh! pardonnez-moi dès ce moment, vous me voulez tout pour vous, moi aussi, je veux être tout à vous; me voici, dès ce moment je me donne à vous tout entier; je ne veux que vous, rien que vous.

Nous pensions, hélas! que vivre détaché de tout et n'aimer rien autre que Dieu était une vie malheureuse; et pourtant, qui jamais, sur cette terre, fut plus heureux que l'ame qui aime tendrement Jésus-Christ? trouvez moi, entre tous les rois de la terre, une personne plus contente que l'ame qui s'est donnée tout à Dieu.

O mon ame, si tu devais, tout à l'heure, partir de ce monde, t'en irais-tu contente de la vie que tu as menée? qu'attends-tu encore? attends-tu que cette lumière que Dieu te donne en ce moment par sa miséricorde devienne un reproche de ton ingratitude au jour où tu rendras tes comptes?

Mon Jésus, je me débarrasse de tout pour me donner tout à vous. Vous m'avez cherché quand je vous fuyais; ne me chassez pas à cette heure que je vous cherche. Vous m'avez aimé quand je ne vous aimais pas, quand je ne désirais même pas être aimé de vous. Ne me refusez pas cette faveur, à présent que je désire vous aimer et être aimé de vous. Mon Dieu, déjà je vois que vous voulez mon salut; je veux me sauver pour vous plaire. Je laisse tout et je me donne tout à vous. Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du voyage à l'éternité.

Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus (Hébr. XIII. 14.). Sur cette terre, nous ne sommes pas citoyens, mais étrangers; nous passons à l'éternité. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* (Eccl. XII. 5.)

C'est donc bientôt que nous devons déloger de ce monde. Dans peu, notre corps sera porté dans une fosse et notre ame dans l'éternité.

Ne serait-il pas insensé ce voyageur qui voudrait consumer tout son bien à se bâtir une maison dans un lieu de passage d'où il lui faudra partir incontinent?

Mon ame est éternelle, ô mon Dieu! donc je dois éternellement jouir de vous, ou éternellement être privé de vous.

Il y a deux demeures dans l'éternité; l'une toute de délices, l'autre toute de tourments, et ces délices et ces tourments seront éternels. *Si lignum ceciderit ad Austrum, aut ad Aquilonem, quocumque loco ceciderit,*

ibi erit (Eccl. XI. 3.). Si l'ame s'en va au séjour du salut, elle y sera heureuse à jamais ; mais si elle tombe dans l'enfer, elle y restera pour pleurer, tant que Dieu sera Dieu.

Il n'y a pas de milieu : ou toujours régner dans le ciel, ou être l'esclave de Lucifer ; ou toujours heureux en Paradis, ou désespéré à tout jamais dans les enfers.

Laquelle de ces demeures écherra en partage à chacun de nous ? Celle que nous nous serons choisie volontairement. *Ibit homo*. Celui qui va en enfer y va sur ses pieds, celui qui se damne, se damne parce qu'il veut se damner.

O mon Jésus ! si je vous avais toujours aimé ! je vous ai connu bien tard, mais tard vaut mieux que jamais : *Deus cordis mei , et pars mea Deus in æternum*.

Tout chrétien , pour bien vivre, doit avoir toujours les yeux sur l'éternité. Oh ! qu'elle est bien réglée la vie de celui qui vit en présence de l'éternité !

Si le Paradis et l'enfer étaient choses douteuses , nous n'en devrions pas moins tout faire pour éviter le malheur d'être à jamais damnés. Mais ce ne sont pas choses douteuses : ce sont vérités de foi.

Toutes les fortunes de ce monde, où vont-elles aboutir ? A un enterrement, à un sépulcre. Heureux qui obtient la vie éternelle !

Mon Jésus, vous êtes ma vie, ma richesse, mon amour. Donnez-moi un grand désir de vous plaire pendant ce qui me reste de vie, et le secours nécessaire pour mettre ce désir à exécution.

Une pensée de l'éternité suffit pour faire un saint. S. Augustin appelle la pensée de l'éternité, *magna cogitatio* ; la grande pensée, c'est cette pensée qui a envoyé tant de jeunes gens dans les cloîtres, tant d'anachorètes dans les déserts, tant de martyrs à la mort.

Le père Avila convertit une dame attachée au monde en

lui disant seulement : *Considérez, madame, toujours et jamais.* Un moine s'enferma dans un tombeau, et là il ne faisait que répéter en soupirant : *O éternité ! ô éternité !*

Quelle est, hélas ! l'importance de ce dernier moment de notre vie ! le dernier souffle de notre poitrine décidera pour nous d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de supplices. A la suite de ce dernier soupir, une vie toujours heureuse ou toujours malheureuse. Jésus-Christ est mort sur la croix afin de nous assurer sa grâce pour ce dernier moment.

Aimable Rédempteur, si vous n'étiez mort pour moi, je serais donc perdu pour toujours ! je vous rends grâces, mon amour ! en vous j'espère, je vous aime.

Ou nous croyons, ou nous ne croyons pas. Si nous ne croyons pas, nous nous gêçons encore trop pour des choses qui, après tout, sont imaginaires. Mais si nous croyons, ce que nous faisons est trop peu pour acquérir une éternité de bonheur, pour éviter une éternité de malheur.

Le père Vincent Caraffa disait que si les hommes comprenaient les vérités éternelles et voulaient comparer les biens et les maux présents aux biens et aux maux éternels, la terre serait un désert, parce qu'il n'y aurait plus personne à faire attention aux affaires de cette vie.

Oh ! quelle épouvante nous causera au dernier moment de notre vie cette pensée : *Hélas ! de l'instant où je suis dépend mon bonheur éternel, ou ma ruine éternelle. Je vais être heureux, ou malheureux pour toujours.*

O Dieu, les mois, les années s'écoulent, nous voilà aux portes de l'éternité et nous n'y pensons pas ! Et qui sait si cette année, si ce mois ne sont pas les derniers pour moi ? qui sait si ceci n'est pas le dernier avertissement que Dieu m'envoie ?

Mon Dieu, je ne veux plus abuser de vos grâces : me voici ; faites-moi savoir ce que vous voulez de moi ; je veux vous obéir en tout.

Après tant de lumières, tant d'invitations de Dieu, qu'attendons-nous ? est-ce d'aller pleurer avec les damnés et dire : *Finita est ætas et nos non salvati sumus !* (Jér. VIII. 20.) Il est temps encore d'apporter remède ; après la mort, il ne sera plus temps.

Le père Avila avait raison de dire que les chrétiens qui croient la vie éternelle et vivent loin de Dieu mériteraient d'être renfermés avec les insensés.

L'affaire de l'éternité est une grande affaire ; il ne s'agit pas d'avoir une maison plus commode ou mieux éclairée, mais d'habiter un palais de délices ou un abîme de tourments.

Il s'agit d'être heureux dans la compagnie des anges et des saints, ou de vivre désespéré dans le baignoire des ennemis de Dieu. Et pour combien d'années ? pour mille ans ? Non ; pour toujours, pour toujours, tant que Dieu sera Dieu.

O mon Dieu, si j'étais mort pendant que j'étais dans votre disgrâce, je vous aurais donc perdu pour toujours ! Seigneur, si vous ne m'avez pas pardonné, pardonnez-moi à cette heure. Je vous aime de toute mon âme ; vous avoir offensé est à mes yeux un malheur au-dessus de tous. Je ne veux plus vous perdre. Je vous aime de tout mon cœur, et je veux vous aimer toujours. Ayez pitié de moi.

Il en est qui, durant leur vie, entendent prononcer, sans grande impression, les mots de *jugement*, *d'enfer*, *d'éternité*. Mais à la mort, que ces versés leur seront terribles ! cependant ils en retireront peu de fruit, parce qu'alors elles ne serviront qu'à accroître leurs remords et leur confusion.

Ste-Thérèse disait à ses religieuses : *Mes filles, une ame, une éternité!* Elle voulait dire par ce mot *une ame*, que quand l'ame est perdue, tout est perdu, et par le mot *une éternité*, que l'ame une fois perdue est perdue pour toujours.

Seigneur, attendez-moi, donnez-moi le temps de pleurer mes péchés. J'ai assez perdu d'années; le temps qui me reste, je veux vous le donner tout entier: acceptez-moi à votre service, mon Dieu! mon Dieu!

Le Seigneur nous attend. Faisons grand cas de ce temps qu'il nous donne dans sa miséricorde, afin que nous ne soyons pas réduits aux soupirs quand il sera fini pour nous.

O Dieu, qu'un moribond paierait cher un jour, une heure de vie! mais il voudrait pendant ce jour, cette heure, avoir la tête saine; car d'ordinaire les derniers momens du mourant sont peu propres à l'éclaircissement des affaires de sa conscience. L'étourdissement, les souffrances, l'oppression de la poitrine, empêchent alors l'ame de produire un acte qui ait une vraie valeur. Elle est comme enfermée dans une obscure fosse, et ne voit que la grande ruine qui la menace, et qu'elle sent être irrémédiable. Elle voudrait du temps, mais elle voit qu'il n'y a plus de temps.

Quâ horâ non putatis, filius hominis veniet. (Luc. XII. 40.) Dieu nous cache le temps de la mort afin que nous soyons toujours prêts. *Estote parati.* Le temps de la mort n'est pas le temps de préparer ses comptes, mais bien celui de les trouver prêts. S. Bernard disait : *Pour bien mourir, il faut sans cesse être préparé à mourir.*

Je vous ai assez offensé, ô mon Jésus! il est temps désormais que je me prépare à la mort. Je ne veux plus abuser de votre patience. Je veux vous aimer autant que

j'en suis capable. Je vous ai beaucoup offensé, je veux vous aimer beaucoup.

Qu'il est cruel le repentir qu'on éprouve d'avoir été négligent, quand on n'a plus le temps de faire ce qu'on n'a pas fait !

Saint Laurent Justinien dit que les mondains, à la mort, donneraient volontiers toutes leurs richesses pour une heure de vie; mais on leur dira : *Il n'y a plus de temps !* on leur intimera de partir sans délai: *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo!*

Saint Grégoire rapporte qu'un certain Chrysantius, étant à la mort, criait aux démons : *Donnez-moi du temps jusqu'à demain.* Ceux-ci lui disaient: *Insensé, tu en as eu, pourquoi l'as-tu perdu ? à présent, il n'y a plus de temps.*

O mon Dieu! que d'années j'ai perdues! Ce qui me reste de vie ne peut plus être à moi; il est à vous; faites que votre saint amour abonde en moi en qui a abondé le péché.

Saint Bernardin de Sienne disait qu'un moment de temps en cette vie vaut autant que Dieu; parce qu'à chaque moment, avec un acte d'amour ou de contrition, on peut acquérir de nouveaux degrés de grâce.

C'est une sentence de S. Bernard que le temps est un trésor qu'on ne trouve qu'en cette vie. *Oh! si j'avais seulement une heure!* dit au fond des enfers le malheureux damné, une heure pour apporter remède à notre ruine éternelle! on ne pleure plus dans le Paradis; mais si les bienheureux pouvaient pleurer, l'unique sujet de leurs larmes serait d'avoir perdu, durant leur vie, ce temps avec lequel ils pouvaient acquérir de plus hauts degrés de gloire.

Aimable Rédempteur, je ne mérite pas de pitié, mais votre passion est mon espérance. Je veux vous aimer beau

coup dans l'autre vic. Aidez-moi, donnez la main à un misérable pécheur qui, à présent, veut être tout à vous.

Et qui sait si la mort ne nous arrivera pas à l'improviste, et ne nous privera pas du temps nécessaire pour régler nos comptes ! Tant de personnes sont mortes subitement qui ne croyaient pas mourir de la sorte, et si elles ont eu le malheur de se trouver en péché, que deviendront-elles pendant toute l'éternité ?

Les saints ont cru faire peu de chose en consacrant toute leur vie à s'assurer une bonne mort. Quand on porta au père Avila la nouvelle qu'il allait mourir, il dit : *Oh ! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer à mourir !*

Et nous, qu'attendons-nous ? est-ce de faire une mort désespérée et malheureuse pour servir d'exemple aux autres, pour leur montrer en nous l'œuvre de la justice divine ?

Non, mon Jésus, je ne veux point vous forcer à m'abandonner. Dites ce que vous voulez de moi, je veux le faire sans réserve. Que je vous aime, je ne vous demande rien de plus.

Vocabit adversum me tempus. (Thren. I. 14.) Tremblons et ne faisons pas en sorte que ce temps qui nous est offert par la miséricorde de Dieu, soit un jour appelé en témoignage contre nous ; Dieu l'établirait juge de notre ingratitude. Marchez, dit le Seigneur, pendant que vous avez la lumière : *Ambulate dum lucem habetis* (Joan. XII. 35), parce que le temps de la mort est cette nuit durant laquelle nul ne peut travailler. (Joan. IX. 4.) Alors il fait nuit, on n'y voit plus ; ce n'est plus le temps de faire quelque chose.

Qui sait si je me sauverai, ou si je me damnerai, disait en tremblant saint André d'Alvellino. Mais en disant cela, il se rapprochait toujours plus de Dieu. Et nous,

que faisons-nous ? Comment est-il possible que celui qui croit à la mort, à l'éternité qui l'attend, ne se donne pas tout à Dieu ?

Aimable Rédempteur, mon amour crucifié, pour vous embrasser, je ne veux pas attendre qu'on vous présente à moi à l'article de ma mort ; dès aujourd'hui je vous embrasse, je vous serre contre mon cœur, je quitte tout pour n'aimer que vous, mon unique bien. O Marie, ma Mère, attachez-moi à Jésus et faites que je ne me sépare plus de son amour !

QUATRIÈME MÉDITATION.

Du péché.

Qu'est-ce que le péché mortel ? *Est aversio a Deo*, suivant la définition commune à S. Thomas et à S. Augustin. Le péché mortel consiste à se détourner de Dieu, à mépriser sa grâce et son amour, à lui manquer de respect en face, comme si on lui disait : Je ne veux pas vous servir, je veux faire ce qu'il me plaît ; peu m'importe que vous en soyez offensé et que vous me priviez de votre amitié.

Pour comprendre la malice du péché mortel, il faudrait comprendre ce que c'est que Dieu et ce que c'est que l'homme qui outrage ce Dieu par le péché. Devant Dieu, les anges et les saints sont un néant, et un ver de terre a l'audace d'outrager un Dieu !

Bien plus, l'homme, par son péché, non seulement outrage un Dieu d'infinie majesté, mais un Dieu qui l'a aimé jusqu'à mourir pour son amour ; une éternité ne suffirait donc pas pour pleurer dignement un seul péché mortel.

Celui qui le commet , que fait-il ? il déshonore un Dieu , en lui préférant une fumée , une fougue de rage , une misérable satisfaction. Un Dieu si grand ! un Dieu si bon !

Seigneur, si je ne vous voyais pas sacrifié sur la croix pour mon amour, je perdrais toute espérance de pardon ; mais votre mort me donne confiance. *In manus tuas commendo spiritum meum*. Je vous recommande cette ame pour laquelle vous avez dépensé votre sang et votre vie ; faites qu'elle vous aime et qu'elle ne vous perde plus. Je vous aime , mon Jésus , mon amour, mon espérance. Après que vous m'avez fait connaître tout votre amour, comment pourrais-je me séparer de vous , mon unique bien.

Quelle peine n'éprouvons-nous pas si nous nous voyons offensé par une personne que nous avons comblée de bienfaits ? Dieu n'est pas capable de douleur, mais s'il l'était, il mourrait de tristesse , de se voir outragé par une créature en faveur de laquelle il en est venu jusqu'à donner sa vie.

Péché maudit, je vous déteste mille fois, je vous exécère ; c'est par vous que j'ai causé tant de déplaisir à mon Rédempteur, qui m'a tant aimé.

Ames infortunées qui brûlez dans les enfers, vous qui, en cette vie, disiez que le péché était un petit mal ; avouez , malheureuses , que tous vos supplices sont encore au-dessous de ce que vous méritez.

Il faut convenir que le péché est un grand mal , puisque Dieu , qui est la miséricorde même , est obligé de le punir par un enfer éternel. Bien plus, pour satisfaire la divine justice offensée par le péché, il a fallu qu'un Dieu sacrifiât sa propre vie.

O Dieu ! nous savons que l'enfer est un châtiment affreux , et nous ne craignons pas le péché qui peut nous y faire tomber ! nous savons qu'un Dieu est mort

afin de pouvoir nous pardonner nos péchés ; et nous retournons à nos péchés !

La perte des plus petits biens de la terre nous rend tristes et inquiets, et la perte de Dieu par le péché ne nous remplit pas de douleur et d'affliction pendant toute notre vie.

Je vous remercie, Seigneur, de ce que vous me donnez le temps de pleurer les déplaisirs que je vous ai causés. O mon Jésus ! je les abhorre, je les déteste. Donnez-moi encore plus de douleurs, plus d'amour, afin que je pleure mes offenses, non pas tant à cause des châtimens qu'elles ont mérités que pour la peine qu'elles vous ont causée, ô Dieu souverainement aimable.

Quelles inquiétudes, quelles craintes, n'éprouve pas un courtisan qui craint d'avoir offensé son prince ? Et nous, qui sommes certains d'avoir déplu à Dieu et d'avoir perdu, du moins pendant quelque temps, son amitié, vivrons-nous tranquilles ? n'en éprouverons-nous point plutôt un continuel regret.

Quelles précautions n'emploient pas les hommes pour éviter le poison qui tue le corps ? comment met-on tant de négligence à éviter le poison du péché qui tue l'ame et lui fait perdre Dieu ?

Ne nous laissons pas prendre à ce piège du démon : *Je m'en confesserai après*. Oh ! que l'ennemi en a précipité en enfer par ce prétexte ?

Qu'il y a d'années, ô mon Dieu ! que je mériterais être en enfer. Vous m'avez attendu afin que je bénisse à jamais votre miséricorde, et que je vous aime ; oui, mon Jésus, je vous bénis, je vous aime, et j'espère par vos mérites ne plus me séparer de votre amour.

Mais si après tant de grâces je venais encore à vous offenser, comment puis-je me flatter que vous ne m'abandonneriez pas, et que vous me pardonneriez

de nouveau ? mais , Seigneur, ne le permettez pas.

Dieu use de miséricorde envers celui qui le craint, mais non envers celui qui le méprise. Offenser Dieu parce qu'il est miséricordieux ; c'est le provoquer davantage à la punition.

Comme aussi outrager Dieu , parce qu'il pardonne , c'est vouloir se moquer de lui , mais *Deus non irridetur*.

Le démon vous dira ; *mais qui sait ? même avec le péché , il est possible que tu te sauves*. En attendant , moi je vous dis , si vous péchez , que déjà vous vous condamnez vous-même à l'enfer. Qui sait ! il est possible encore que vous vous sauviez , mais il est possible aussi , et peut-être plus probable , que vous vous damniez. Et c'est l'affaire de son salut éternel qu'on hasarde sur *un qui sait*. En attendant , vous êtes déjà perdu. Et si , en attendant , la mort vous arrive : si Dieu nous abandonne , que sera-t-il de vous ?

Non , mon Dieu , je ne veux plus vous offenser , c'est assez d'outrages. Combien pour moins de péchés sont déjà maintenant en enfer ? Je ne veux plus être à moi , mais à vous , et tout à vous. Je vous consacre tout ce que j'ai de volonté , de liberté : *Tuus sum ego saluum me fac*. Sauvez-moi de l'enfer , et surtout sauvez-moi du péché ; je vous aime , ô mon Jésus ! Je ne veux plus vous perdre.

Dieu , disent les saints Pères , tient fixé le nombre des péchés qu'il veut pardonner à chacun. Par conséquent , ne connaissant point ce nombre , nous devons craindre qu'à chaque nouveau péché , le Seigneur ne nous abandonne.

Cette crainte *qui sait si Dieu me pardonnera encore ?* doit être pour nous un puissant motif de ne plus offenser Dieu ; et avec cette crainte , nous nous sauverons.

Et plus une personne se trouve favorisée par Dieu de grâces et de lumières , plus elle doit craindre cet abandon.

Le docteur Angélique dit que le péché croît en gravité à raison de l'ingratitude. Malheureux donc est le chrétien qui, enrichi de grâces par le Seigneur, l'offense mortellement.

Ah! mon Jésus, je me suis mesuré avec vous; vous me comblez de miséricordes; moi je vous répondais par des injures; vous me faisiez du bien, moi je vous outrageais! Maintenant je vous aime de tout mon cœur, et je veux par mon amour compenser tous les déplaisirs que je vous ai donnés. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force.

La sœur Marie Strozzi disait : *Le péché d'une personne religieuse cause de l'horreur dans le Paradis; et oblige le Seigneur de s'éloigner d'elle.*

Celui qui n'a pas une grande crainte du péché mortel n'est pas loin d'y tomber. Aussi faut-il fuir les mauvaises occasions tant qu'on peut.

Il faut fuir encore les péchés véniels commis avec délibération. Le père Alvarez disait : Les petites fautes volontaires ne tuent pas l'âme, mais la rendent faible, au point que, des tentations graves survenant, elle n'aura plus la force d'y résister et tombera.

Sainte Thérèse a écrit : *Du péché d'avertance, si petit qu'il soit, mon Dieu délivrez-nous.*

Parce que, disait la sainte, un péché véniel commis avec avertance, fait plus de tort que tous les démons de l'enfer.

Non, Jésus, je ne veux plus vous déplaire, ni peu ni beaucoup. Vous m'imposez trop d'obligations de vous aimer, je veux mourir plutôt que de vous donner volontairement le moindre déplaisir. Vous ne le méritez point; mais vous méritez tout mon amour, et je veux vous aimer de toutes mes forces. Donnez-moi votre secours.

C'est à tort que le péché véniel s'appelle un mal léger :

comment peut-on dire léger, ce mal qui est le déplaisir de Dieu?

Il dit, celui qui commet le péché véniel sans retenue : *Il suffit que je me sauve*; mais moi je vous dis, en continuant de vivre ainsi, vous ne vous sauverez pas : car, dit saint Grégoire, *l'ame ne reste pas où elle tombe, mais tombe toujours plus bas*. Saint Isidore a dit : Pour celui qui ne tient compte du péché véniel, Dieu permet qu'il tombe dans le péché mortel en punition du peu d'amour qu'il lui porte. Et le Seigneur lui-même a dit au bienheureux Henri Suson, que les ames qui ne tiennent compte du péché véniel, sont en plus grand danger qu'elles ne le croient ; car, ajoute-t-il, en vivant ainsi, il leur est bien difficile de persévérer dans la grâce.

Le Concile de Trente enseigne que nous ne pouvons persévérer en grâce sans le secours spécial du Seigneur ; mais on ne mérite pas ce secours spécial, quand on offense Dieu par le péché véniel volontaire sans pensée d'amendement.

Ah! Seigneur, ne me châtiez pas comme je le mériterais. Oubliez tant de déplaisirs que je vous ai donnés, et ne me privez pas de votre lumière ni de votre secours. Je veux me corriger, je veux être à vous. O Dieu tout-puissant, recevez-moi, changez-moi, je l'espère ainsi.

Le Seigneur dit à la bienheureuse Angèle de Foligni : *Ceux que j'éclaire pour les faire marcher dans la perfection, et qui, dégradant leur ame, ne veulent marcher que dans la voie commune, seront abandonnés de moi*.

Celui qui sert Dieu, mais ne craint pas de lui déplaire véniellement par la recherche de soi-même, donne à entendre que Dieu ne mérite pas d'être servi avec plus d'attention. Il déclare en un mot que Dieu n'est pas digne d'un si grand amour, que nous soyons obligés de préférer son bon plaisir à nos satisfactions.

Les défauts d'habitude, dit S. Augustin, sont une maladie honteuse qui rend l'ame si dégoûtante qu'elle la prive des embrassements du Seigneur.

Mon Dieu, je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné comme je le méritais : donnez-moi donc la force de sortir de ma tiédeur. Je ne veux plus vous offenser avec délibération, je veux vous aimer de toute mon ame. Mon Jésus, aidez-moi, je me confie en vous.

Saint François disait : C'est une ruse du démon de lier les ames avec un cheveu, pour les lier ensuite avec une chaîne et en faire des esclaves ; gardons-nous donc de nous enchaîner par aucune passion. Une ame attachée par quelque passion est perdue, ou près de se perdre.

La mère Marie-Victoire Strada disait : *Le démon, quand il ne peut avoir beaucoup, se contente de peu ; mais ensuite, avec ce peu, il acquiert beaucoup.*

Le Seigneur nous proteste que les ames tièdes seront vomies par lui : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere* (Apoc. 3. 15). Le vomissement signifie l'abandon de Dieu, car ce qu'on vomit on a de l'horreur à le reprendre.

La tiédeur est une fièvre étique qu'on sent à peine, mais qui conduit sans remède à la mort ; la tiédeur en effet rend l'ame insensible aux remords de la conscience.

Par pitié, mon Jésus, ne me vomissez pas comme je le mérite ; ne considérez pas mon ingratitude, mais les tourments que vous avez soufferts pour moi. Je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés, je vous aime, mon Dieu ; de ce moment je veux faire tout ce que je pourrai pour vous complaire, ô amour de mon ame ! je vous ai offensé beaucoup, faites que, pendant ce qui me reste de vie, je vous aime beaucoup. O Marie, mon espérance, secourez-moi de votre intercession !

CINQUIÈME MÉDITATION.

De la mort.

Il faut mourir, tôt ou tard il faut mourir.

A chaque siècle, les maisons, les villes se remplissent d'un nouveau peuple, et l'ancien va se renfermer dans la tombe.

Nous naissons tous avec le cordon au cou, parce que nous sommes condamnés à mort : que notre vie soit longue; ou courte tant qu'on voudra, il doit venir un jour, une heure qui seront les derniers pour nous, et dès à présent, cette heure est déterminée.

O mon Dieu ! je vous rends grâce de la patience que vous avez eue de me supporter. Oh ! si j'étais mort plutôt et que je ne vous eusse point offensé ! mais parce que vous me donnez le temps de réparer le mal que j'ai fait, dites-moi ce que vous voulez de moi, je veux vous obéir en tout.

Dans peu d'années, ni moi qui écris, ni vous qui lisez, nous ne serons plus sur cette terre. De même que nous avons entendu sonner les cloches à la mort des autres, de même, un jour, d'autres entendront les cloches sonner pour nous. De même que nous lisons les noms des autres écrits au livre mortuaire, de même d'autres liront les nôtres écrits dans le même livre.

En un mot, il n'y a point de remède, il faut mourir. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'on ne doit mourir qu'une seule fois : une première erreur est pour toujours.

Comme vous serez saisi d'épouvante, quand on vous avertira de recevoir les sacrements et qu'il n'y a plus

de temps à perdre ! vous verrez alors qu'on fera sortir de la chambre vos parents , vos amis ; votre confesseur restera seul , et vos domestiques pour vous servir.

Mon Jésus, je ne veux plus attendre la mort pour me donner à vous. Vous avez dit que vous ne savez point repousser une ame qui vous cherche : *Quærite et invenietis*. De ce moment je vous cherche , faites-vous trouver par moi. Je vous aime , bonté infinie , je vous veux , vous seul , et rien de plus.

Quelqu'un , au milieu de ses projets et de ses embarras dans le monde , s'entendra dire : *Mon frère , vous êtes mal , préparez-vous à la mort*. Le malade , alors , voudra mettre ses comptes en ordre. Mais , hélas ! l'horreur et la confusion où il se trouve le rendent si stupide qu'il ne sait ce qu'il doit faire.

Tout ce qu'il voit , tout ce qu'il sent est pour lui un sujet de peine et de terreur. Toutes les choses de ce monde lui deviennent comme des épines ; déchirant est pour lui le souvenir des divertissements qu'il a goûtés ; des affaires d'honneur dont il est venu à bout ; des vanités dont il faisait ostentation ; cruels lui sont les amis qui l'ont détourné de Dieu ; cruelles , les vaines parures de sa personne , en un mot , toutes choses cruelles.

Quelle épouvante à lui de penser : *[Dans peu je ne serai plus en vie , et je ne sais si l'éternité qui m'attend sera heureuse ou malheureuse*. O Dieu ! les seuls mots , alors , de juge , d'enfer , d'éternité , quelle horreur n'apporteront-ils pas au pauvre moribond !

Mon Rédempteur , je crois que vous êtes mort pour moi ; j'espère , par votre sang , me sauver. Je vous aime , bonté infinie , et je me repens de vous avoir offensé. Mon Jésus , mon espérance , mon amour , ayez pitié de moi !

Imaginez-vous voir un homme attaqué de sa dernière

maladie. Naguère il allait par la ville, se promenant, médisant, menaçant et se moquant des autres : le voici en un instant sans forces, anéanti, sans parole, sans paix, sans connaissance.

Hélas ! le malheureux ne pense plus à ses projets, à ses vanités ; seulement il a devant les yeux la pensée des comptes qu'il doit rendre à Dieu. Les parents se tiennent autour de lui, et parmi eux les uns pleurent, d'autres soupirent, ceux-là gardent le silence ; le confesseur est là qui l'assiste, les médecins s'assemblent, ce sont là autant de causes de terreur.

Le malade en cet état ne rit plus, ne songe plus à se divertir ; il ne pense qu'à la nouvelle qu'on vient lui apporter : que son mal est mortel.

Mais il n'y a plus de remède ; dans cette confusion, dans cette tempête de douleurs, d'afflictions et de craintes, il faut se disposer à partir de ce monde. Mais comment se disposer si le temps est si court ? si l'esprit est ainsi offusqué ? Il n'y a plus de remède, il faut partir ; ce qui est fait est fait.

Mon Dieu, quelle sera ma mort ? Non je ne veux point mourir avec une si grande incertitude de mon salut. Je veux changer de vie. Mon Jésus, donnez-moi votre secours. Je suis résolu de vous aimer dès aujourd'hui, et de tout mon cœur. Attachez-moi à vous, et ne permettez pas que désormais je me sépare de vous.

Si ce soir vous deviez mourir, combien paieriez-vous une année ou un mois de vie ! Il faut vous résoudre à faire maintenant ce que vous ne pourrez plus faire à la mort.

Qui sait si cette année, ce mois et peut-être même ce jour, n'est pas le dernier pour vous ?

Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous vous trouvez, et vous osez continuer de vivre dans le même

état? Vous plaignez les personnes mortes subitement, parce qu'elles n'ont pas eu le temps de se préparer à la mort; et vous qui avez le temps, vous ne vous y préparez pas!

Ah! mon Dieu! je ne veux plus vous forcer à m'oublier. Je vous rends grâces des miséricordes dont vous avez usé envers moi; donnez-moi votre secours, pour changer de vie. Je vois que vous voulez me sauver, pour vous aimer éternellement.

A la mort on vous présentera le crucifix, et on vous dira que Jésus-Christ à ce moment doit être votre unique refuge, votre seule consolation.

Aux moribonds qui ont peu aimé le Crucifix, le Crucifix n'apportera pas de consolation, mais l'épouvante. Au contraire, il consolera ces ames qui ont tout laissé pour son amour!

Aimable Jésus, vous devez être mon unique amour en cette vie, et à la mort: *Deus meus et omnia!*

Oh! quelle terreur cause aux moribonds, dont la conscience est en mauvais état, le seul nom de l'éternité! C'est pour cela qu'à la mort ils ne veulent entendre parler que de leurs douleurs, du médecin et des remèdes; si on leur parle de l'ame, aussitôt ils s'ennuient, changent de propos, et disent: *Par charité, laissez-moi reposer.*

Le malheureux dira: Oh, si j'avais le temps de réformer ma vie! Mais on lui répondra: *Proficiscere de hoc mundo.* Il dira: Appelez encore des médecins, essayez d'autres remèdes. Plus de médecins! plus de remèdes! L'heure est arrivée, il faut partir, et aller dans l'éternité.

Ce *proficiscere* n'effraie point, mais console celui qui aime Dieu; il pense qu'il va échapper au danger de perdre le bien qu'il aime.

Hodiè sit in pace locus tuus, et habitatio tua, in

sanctâ Sion. Qu'aujourd'hui soit dans la paix le lieu que vous allez habiter, et que votre demeure soit dans le Paradis. Heureuse nouvelle pour celui qui meurt avec quelque certitude d'être dans la grâce de Dieu !

J'espère par votre sang, ah! mon Jésus, que vous me conduirez dans un lieu de paix où je pourrai vous dire : *Dieu de mon cœur, je n'ai plus de crainte de vous perdre.*

Miserere, Domine, gemituum, miserere, lacrymarum ejus. Mon Dieu, je ne veux pas attendre à la mort pour pleurer les offenses que je vous ai faites; dès ce moment je les déteste, je les maudits, je m'en repens de tout mon cœur, et je voudrais en mourir de douleur. Je vous aime, bonté infinie, et toujours je veux vivre et mourir dans les pleurs et dans l'amour.

Asnoce, Domine, creaturam tuam, non a Diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero. O Dieu, qui m'avez créé pour vous, ne me repoussez pas loin de vous. Si dans un temps je vous ai délaissé, maintenant je vous aime plus que moi-même, et je veux vous aimer vous seul.

A la vue du Saint Viatique, celui qui a peu aimé Jésus-Christ sera saisi de crainte. Mais, au contraire, celui qui n'a aimé que Jésus-Christ, alors sera plein de confiance et de tendresse en voyant son Seigneur qui vient l'accompagner dans le passage de l'éternité.

Au moment de l'extrême-onction, le démon nous rappellera tous les péchés commis par les sens. Tâchons donc de les pleurer avant la mort.

Dès que le mourant aura reçu tous les sacrements, les parents, les amis se retireront, et le laisseront seul avec le Crucifix.

Ah! mon Jésus, quand tous m'auront abandonné, vous ne m'abandonnez pas. *In te, Domine, speravi non confundar in æternum.*

Alors commencent à paraître les sœurs froides, les yeux s'obscurcissent, le pouls s'arrête, les pieds et les mains se refroidissent, le malade s'étend dans la situation d'un cadavre, et l'agonie commence. Hélas ! le malheureux va passer. Puis la respiration devient plus rare, signe d'une mort prochaine. Alors le confesseur allume le cierge, le met dans la main du mourant, et commence à dire les prières des agonisants. O flambeau ! viens maintenant éclairer nos âmes, car alors ta lumière nous servira peu, à l'heure où il n'est plus temps de remédier au mal qu'on a fait.

O Dieu ! à la lueur de ce lugubre flambeau, quel aspect offriront les vanités de ce monde, et les offenses faites à Dieu ?

Enfin le moribond expire. Son dernier soupir est pour lui la fin du temps, le commencement de l'éternité. O moment décisif, ou d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de misère !

Miséricorde, ô mon Jésus ! pardonnez-moi, et serrez-moi contre vous, pour que je ne me perde pas en ce moment.

Dès que l'âme sera sortie, le prêtre, se tournant vers les assistants, dira : *Il est passé*. Est-il mort ? Oui, il est mort. *Requiescat in pace* : qu'il repose en paix, s'il est mort dans la paix avec Dieu ; mais s'il est mort dans la disgrâce de Dieu, le malheureux ! il n'aura plus de paix tant que Dieu sera Dieu.

Il n'est pas plutôt expiré que la nouvelle s'en répand au dehors : *Il était aimable*, dit l'un, *mais peu dévot*. *Qui sait*, dit un autre, *s'il est perdu* ? Les parents et les amis, pour ne pas renouveler leur douleur, ne veulent plus en entendre parler, et disent à ceux qui leur en parlent : *Par charité, ne me le nommez plus*.

Voilà ; celui qui était l'agrément des conversations,

devenu maintenant l'horreur de tout le monde. Entrez dans sa maison , il n'y est plus ; sa chambre , son lit , ses meubles déjà sont occupés par d'autres : et lui où est-il ? son corps est dans la tombe , et son ame dans l'éternité.

Si vous voulez le voir, ouvrez cette fosse, considérez-le ; ce n'est plus cet homme brillant de santé, ami du plaisir ; il est déjà devenu un amas de pourriture où s'engendrent des vers qui lui font tomber pièces par pièces les lèvres et les joues. Dans peu il ne restera plus de lui qu'un squelette fétide, qui avec le temps se divisera encore, la tête se séparant du buste, et les os tombant les uns sur les autres.

Voilà donc l'état où sera réduit un jour ce corps pour lequel nous offensoons tant le Seigneur !

Ames saintes, vous l'avez bien compris, vous qui toujours avez mortifié votre corps ; maintenant on vénère vos ossements sur les autels , et vos belles ames jouissent de la vue de Dieu , en attendant le dernier jour où vos corps viendront s'associer à la gloire dont vous jouissez , comme ils vous étaient unis avant votre séparation.

Si j'étais maintenant dans l'éternité, que ne voudrais-je pas avoir fait pour Dieu ? S. Camille de Lellis, passant sur la fosse des morts, disait : *Oh ! si celui-ci était encore vivant , que ne ferait-il pas maintenant pour la vie éternelle ! Et moi qui suis vivant , que fais-je ? Et nous que faisons-nous ?*

Seigneur, ne me réprochez pas pour mon ingratitude ! Les autres vous ont offensé dans les ténèbres ; moi je vous ai offensé au sein de la lumière. Vous m'avez abondamment éclairé pour me faire connaître l'outrage que je vous faisais en péchant ; et néanmoins , foulant aux pieds toutes vos lumières et vos grâces , je vous ai fui. *Non sis tu mihi formidini , spes mea , in die*

afflictionis. Ah! mon Jésus, vous qui êtes mon unique espérance, ne soyez point pour moi un sujet d'épouvante au jour de mes angoisses, au jour de ma mort.

De la mort des justes.

Saint Bernard dit que la mort des justes s'appelle précieuse, parce que c'est la fin des travaux, et la porte de la vie : *Pretiosa tamquam finis laborum, et janua vitæ*. La mort est une récompense pour les saints, car elle est le terme des tourments, des souffrances, des combats et des craintes de perdre Dieu.

Ce *proficiscere*, qui inquiète les mondains, n'inquiète pas les saints, car ce n'est pas pour eux une peine de laisser les biens de la terre, puisque Dieu seul a été leur richesse : ni les honneurs, puisqu'ils les ont méprisés : ni leurs parents, puisqu'ils ne les ont aimés qu'en Dieu. Aussi, comme ils ont passé toute leur vie en disant : *Deus meus et omnia*, de même ils le répètent avec une plus grande allégresse en mourant.

Les douleurs de la mort ne les affligent nullement ; ils se réjouissent au contraire d'offrir à Dieu ces derniers restes de vie, en signe de leur amour, unissant le sacrifice de leur vie au sacrifice que Jésus-Christ fit de sa personne, lorsqu'il mourut pour leur amour.

Oh! quelle satisfaction donne aux Saints la pensée qu'il est fini le temps où ils pouvaient pécher et le danger de perdre Dieu! Oh! quelle joie de pouvoir dire, en embrassant le crucifix : *In pace in idipsum dormiam et requiescam!*

Le démon s'empressera de nous inquiéter alors par la vue de nos péchés; mais si nous les avons pleurés et qu'ensuite nous ayons aimé Jésus-Christ de tout notre

cœur, Jésus nous consolera. Dieu met plus d'intérêt à notre salut, que le démon à notre perte.

De plus, la mort est la porte de la vie. Dieu est fidèle ; il sait bien alors consoler ces âmes qui l'ont aimé. Aussi dans les angoisses de la mort il leur fera éprouver certains avant-goûts du Paradis. Ces actes de confiance, d'amour pour Dieu, de désir de le voir bientôt, commenceront à leur faire sentir cette paix dont ils jouiront pendant l'éternité. Quelle allégresse surtout produira le Saint Viatique en celui qui pourra dire alors avec saint Philippe de Néri : *Voici mon amour ; voici mon amour !*

Nous devons donc craindre non la mort, mais le péché, qui rend la mort malheureuse. Un grand serviteur de Dieu, le père La Colombière, disait : *Il est moralement impossible qu'il fasse une mauvaise mort, celui qui pendant la vie a été fidèle à Dieu.*

Celui qui aime Dieu désire ardemment la mort par laquelle il est uni à Dieu pour l'éternité. C'est une marque de peu d'amour envers Dieu que de n'avoir point le désir de le voir bientôt.

Acceptons dès ce moment la mort, et dépouillons-nous de tous les objets terrestres. C'est avec mérite que nous le ferons maintenant ; plus tard ce serait de force et avec le danger de nous perdre. Vivons comme si chaque jour était le dernier de notre vie. Oh ! qu'il vit bien, celui qui vit toujours en présence de la mort !

Mon Dieu, quand viendra ce jour où je vous verrai face à face, où je pourrai vous aimer ? Je ne le mérite point ; mais vos plaies, ô mon Rédempteur, sont mon espérance. Je vous dis avec S. Bernard : *Vulnera tua, merita mea.* C'est pourquoi je prends confiance à vous dire comme S. Augustin : *Eia moriar, Domine, ut te videam.* Mon Dieu, faites-moi bientôt mourir, pour

que bientôt je vous voie , que je me jette entre vos bras. O Marie , ma mère , c'est d'abord par le sang de Jésus-Christ et ensuite par votre intercession que j'espère me sauver et arriver au Paradis, où je vous louerai, vous remercierai , et vous aimerai éternellement.

SIXIÈME MÉDITATION.

Du jugement.

Figurez-vous être sur le point de mourir, déjà agonisant , n'ayant plus de vie qu'une heure, ou moins. Imaginez-vous que dans un instant vous devez vous présenter devant Jésus-Christ, votre juge , pour lui rendre compte de toute votre vie. Hélas ! vous n'aurez plus alors rien qui vous effraie , que le mauvais état de votre conscience. Il faut donc de toute nécessité tenir ses comptes en ordre avant que n'arrive le jour de les rendre.

Il s'agit alors de passer dans l'éternité. Le remords des péchés commis, la défiance produite dans l'ame par le démon, l'incertitude du sort qui va suivre, ô Dieu ! quelle tempête de confusion et de terreur tout cela ne produira-t-il pas ? Pressons-nous dès maintenant autour de Jésus et de Marie , afin qu'ils ne nous abandonnent point à ce moment.

Quelle épouvante alors causera la pensée qu'il nous faut dans un instant être jugés par Jésus-Christ ! Sainte Marie Magdelaine de Pazzi étant malade , son confesseur lui demanda pourquoi elle tremblait ainsi, elle répondit : Ah ! mon père , que c'est une grande chose que d'avoir à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ !

Ah ! mon Jésus , souvenez-vous que je suis une de ces brebis à vous , que vous avez rachetées de votre sang.

Te ergo quæsumus famulis tuis subveni quos præcioso sanguine redemisti!

C'est le sentiment commun des docteurs que dans le lieu et l'instant même où l'ame expire, elle est jugée par Jésus-Christ. Ainsi au même moment le procès s'informe, la sentence est rendue et s'exécute.

O moment fatal auquel se décide le sort heureux ou malheureux que chacun de nous doit avoir dans l'éternité!

Le vénérable père Louis du Pont pensant au jugement tremblait tellement qu'il faisait trembler aussi la chambre où il était.

Ah! mon Jésus, si vous vouliez me juger à cette heure, que serait-il de moi! Père éternel, *respice in faciem Christi tui*. Je me repens de toutes les offenses que je vous ai faites : regardez le sang, les plaies de votre Fils, et ayez pitié de moi.

Le dernier soupir est à peine rendu, les assistants en doutent peut-être encore, et déjà l'ame est entrée dans son éternité. Le prêtre, assuré de sa mort, jette l'eau bénite sur le cadavre, et crie aux Saints et aux Anges de venir au secours de cette ame : *Subvenite, sancti Dei, occurrite, Angeli Domini*. Mais si elle est perdue, et les Saints et les Anges ne la peuvent plus secourir.

Jésus viendra nous juger, il paraîtra avec ces mêmes plaies qu'il a souffertes pour nous dans sa passion. Ces plaies feront la consolation des pénitens qui, pendant leur vie, ont pleuré leurs péchés avec une vraie douleur, mais elles feront l'épouvante du pécheur mort dans le péché.

O Dieu! quelle angoisse pour une ame, la première fois qu'elle verra son juge et son juge irrité! Tourment plus grand que l'enfer lui-même.

L'ame verra alors la majesté de son juge : elle verra ce qu'il a souffert pour son amour : elle verra les

grandes miséricordes dont il a usé envers elle , les grands moyens qu'il lui a fournis pour se sauver : elle verra alors la vanité des biens de ce monde , et l'excellence des biens éternels : elle verra , en un mot , toutes ces vérités , mais sans profit. Il est passé le temps de réparer ses erreurs ; ce qui est fait est fait.

Faites, mon aimable Rédempteur, que je vous voie apaisé , la première fois que je vous verrai , et pour cela donnez-moi, dès maintenant, la lumière, donnez-moi la force de réformer ma vie. Je veux vous aimer toujours. Si par le passé j'ai méprisé votre grâce, maintenant je l'estime plus que tous les trésors du monde.

Quelle consolation, à l'heure de son jugement, aura celui qui, pour l'amour de Jésus-Christ, s'est détaché de tous les objets terrestres; qui a aimé les mépris, mortifié sa chair, en un mot, n'a aimé autre chose que Dieu!

Quelle joie de s'entendre dire : *Entrez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. Réjouissez-vous, vous voilà sauvé, il n'y a plus pour vous de crainte de vous perdre.*

L'ame, au contraire, qui est sortie de cette vie en péché, avant que Jésus-Christ ait porté la sentence, se condamnera elle-même et se déclarera digne de l'enfer.

O Marie ! ma puissante avocate, priez Jésus pour moi, aidez-moi maintenant que vous pouvez m'aider ; alors vous me verriez périr sans pouvoir me secourir.

Quæ seminaverit homo hæc et metet (1). Au jugement, on recueillera ce qu'on aura semé pendant sa vie. Voyons ce que nous avons semé jusqu'à présent, et pour cela faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors.

Si aujourd'hui, dans une heure, nous devons pa-

(1) Gal. vi. 7.

raître au jugement, combien paierions-nous une année de vie? à quoi donc dépensons-nous les années qui nous restent?

L'abbé Agathon, après de longues années de pénitence, pensant au jugement, disait : *Que sera-t-il de moi, quand je serai jugé!* Le saint homme Job s'écriait : *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus? et cum quæsierit quid respondebo illi?* (1) Et nous, que répondrons-nous quand Jésus-Christ nous demandera compte des grâces qu'il nous a faites et de notre négligence à y répondre?

O mon Dieu! *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Je ne mérite point de pardon; mais vous ne voulez pas que je me défie de votre miséricorde. Sauvez-moi, Seigneur, tirez-moi de la fange de mes misères; je veux me corriger, aidez-moi.

L'affaire qui se traitera au moment de notre mort, est une affaire d'où dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Donc il faut apporter tous nos soins pour rendre certain le succès d'une telle affaire. Chacun de nous en y pensant ne peut s'empêcher de dire : *Il est ainsi!* mais *s'il est ainsi*, pourquoi ne quittons-nous pas tout pour nous donner tout entier à Dieu? *Quærite Dominum, dum inveniri potest* (2) Celui qui au jugement se trouve avoir perdu Dieu, ne peut plus le retrouver, mais dans la vie, celui qui le cherche le trouve. Mon Jésus, si par le passé j'ai méprisé votre amour, maintenant je ne veux autre chose que de vous aimer, et être aimé de vous. Faites que je vous trouve, ô Dieu de mon ame!

O mondains insensés, je vous attends dans la vallée de

(1) Job. xxxi, 14.

(2) Isa. lv, 6.

Josaphat; là vous changerez de sentiment, là vous pleurerez votre folie, mais sans espérance de remède.

Et vous, ames éprouvées en ce monde, *courage, courage*. Dans ce dernier des jours, toutes vos peines se changeront dans les délices et les joies du Paradis. *Tristitia vestra vertetur in gaudium*.

Qu'il sera brillant alors l'aspect des saints, qui pendant leur vie ont été si méprisés! Et quelle horrible figure feront tant de princes et de rois damnés malheureusement!

O mon Jésus crucifié et méprisé! j'embrasse votre croix. Plus de monde, plus de plaisirs, plus d'honneurs! Vous seul, mon Dieu, je vous veux et rien de plus.

Quelle horreur en ce jour pour les réprouvés de se voir repoussés de Jésus-Christ par cette condamnation publique : *Discedite à me, maledicti!* Ah! mon Jésus, j'ai mérité dans un temps une pareille sentence! mais aujourd'hui j'espère que vous m'avez pardonné. Ah! ne permettez pas que désormais je me sépare de vous. *Ne permittas me separari à te*. Je vous aime, et j'espère vous aimer toujours.

Quelle allégresse, au contraire, pour les élus d'entendre Jésus-Christ les inviter au Paradis par cette douce parole : *Venite, benedicti!* Aimable Rédempteur, j'espère par votre sang être associé au nombre de ces ames fortunées, pour vous aimer et tenir vos pieds embrassés à jamais.

Ranimons notre foi et pensons qu'un jour nous devons nous trouver dans cette vallée à la droite avec les élus, ou à la gauche avec les damnés. Prosternons-nous donc aux pieds du crucifix, jetons un coup d'œil dans notre ame, et si nous ne la trouvons pas encore bien préparée à paraître devant Jésus-Christ, apportons-y remède à présent qu'il en est temps. Détachons-nous de tout ce qui

n'est pas Dieu, et serrons-voûs autour de Jésus, par tous les moyens qui sont à notre disposition, l'oraison, les communions, la mortification des sens et surtout la prière. Mettre en œuvre ces moyens que Dieu nous offre pour notre salut, sera pour nous une grande marque de prédestination.

Mon Jésus et mon juge, je ne veux plus vous perdre, mais je veux vous aimer toujours; je vous aime, mon amour, je vous aime, et j'espère vous le redire la première fois que je vous verrai comme mon juge. Je vous le dis aujourd'hui : *Seigneur, si vous voulez, punissez-moi, comme je l'ai mérité, châtiez-moi; mais ne me privez pas de votre amour. Faites que je vous aime toujours, que toujours je sois aimé de vous; puis faites de moi tout ce qu'il vous plaira.*

SEPTIÈME MÉDITATION.

Remords qu'aura dans l'enfer un chrétien qui se damne.

Le plus grand tourment du damné dans l'enfer sera de se trouver aux prises avec les remords de sa conscience. *Vermis eorum non moritur* (1). Ce ver qui ne meurt point, signifie le remords éternel qu'auront les damnés dans l'enfer. Oh! quel ver cruel pour un chrétien qui se damne, ce sera de penser pour combien peu de chose il s'est perdu! J'ai donc, dira-t-il, pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées, perdu le Paradis, perdu Dieu, et je suis condamné à rester dans cette prison de tourmens pour toujours!

J'ai eu l'avantage d'être dans la vraie foi, mais ensuite

(1) Marc. ix. 47.

pour avoir abandonné Dieu, j'ai passé une vie malheureuse, qui m'a conduit finalement à une vie plus malheureuse encore dans cette fosse de feu ! Dieu m'avait donné tant de lumières, tant de moyens pour me sauver, et moi malheureux j'ai voulu me damner.

Ah ! mon Jésus, à cette heure, je serais certainement en enfer, si vous m'eussiez fait mourir ce jour où j'étais en péché. Je vous remercie de la miséricorde dont vous avez usé envers moi, et je déteste toutes offenses que je vous ai faites. Si j'étais dans l'enfer, je ne pourrais plus vous aimer ; mais puisque maintenant je puis vous aimer ; je veux vous aimer de tout mon cœur. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout.

Que nous semble en ce moment notre vie passée , si non un songe , sinon un instant ? Et que semblera au damné sa vie de quarante ou cinquante ans qu'il a menée sur la terre, lorsqu'auront passé cent mille millions d'années, et qu'il verra que son éternité de malheurs est encore à commencer pour lui ?

Que lui paraîtront ces misérables plaisirs pour lesquels il s'est perdu ? Il dira. C'est donc pour ces maudites voluptés, aussitôt évanouies que goûtées, que je devrai brûler en cette fournaise, abandonné de tous pour toute l'éternité ?

L'autre remords cruel pour le damné sera de penser au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Il dira : Si j'avais pardonné cette injure, si j'avais vaincu ce respect humain, si j'avais fui cette occasion, je ne me serais pas perdu.

Que m'en coûtait-il de m'éloigner de cette compagnie ? de me priver de ce maudit plaisir ? de céder cette prétention ? Quand il eût dû m'en coûter beaucoup, je devais tout faire pour me sauver, mais je ne l'ai pas fait, et maintenant il n'y a plus de remède à ma ruine éternelle.

Si j'avais fréquenté les sacrements , si je n'avais point laissé l'oraison , si je me fusse recommandé à Dieu , je ne serais pas retombé. Je me suis proposé tant de fois de le faire , mais je ne l'ai point fait : je l'ai commencé quelquefois , puis je ne l'ai pas continué. C'est pourquoi je suis condamné.

O Dieu de mon ame ! que de fois je vous ai promis de vous aimer , et puis de nouveau je me suis éloigné de vous ? Au nom de cette affection avec laquelle vous m'avez aimé en mourant pour moi sur la croix , donnez-moi la douleur de mes péchés , donnez-moi votre amour , donnez-moi la grâce de recourir toujours à vous , quand je serai tenté.

Quels cruels coups de poignard pour un chrétien damné , que les lumières , les invitations , et toutes les autres grâces que Dieu accorde pendant qu'on est sur la terre ! *Je pouvais être un saint et être heureux pour toujours* , dira ce misérable ; *maintenant pour toujours* je dois être malheureux.

La plus grande peine d'un damné sera de voir qu'il s'est perdu volontairement et par sa propre faute , tandis que Jésus-Christ est mort pour le sauver. Un Dieu , dira-t-il , a donné sa vie pour me sauver , et moi , insensé , j'ai voulu de moi-même me précipiter dans cette fournaise de feu pour y brûler ! O Paradis perdu ! ô Dieu perdu ! ô moi malheureux ! voilà les lamentations que feront entendre éternellement les damnés.

O mon Dieu ! que j'ai méprisé et perdu , faites que je vous retrouve maintenant qu'il est encore temps pour moi de vous retrouver. Pour cela , donnez-moi part , ô mon aimable Rédempteur ! à cette douleur que vous ressentîtes pour mes péchés dans le jardin de Gethsémani. Je déplore au-delà de tous les maux celui de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre grâce. O mon Jésus !

puisque je vous promets de vouloir vous aimer, et de n'aimer autre chose que vous.

Représentez-vous un malade qui souffre de violentes douleurs d'entrailles, et n'a personne pour lui compatir ; mais ceux qui l'entourent, l'injurient, lui reprochent ses désordres, le maltraitent avec fureur ; mille fois plus durement est traité le damné dans l'enfer. Il souffre tous les tourments sans que personne ait compassion de lui.

Si du moins le damné pouvait, dans ce feu, aimer ce Dieu qui le châtie avec justice. Mais non, au moment même qu'il connaît Dieu comme l'être souverainement aimable, il se voit contraint de le haïr. C'est là l'enfer de ne pouvoir plus aimer le souverain bien qui est Dieu.

Si le damné pouvait se résigner à la volonté divine, comme maintenant l'ame fidèle s'y résigne dans ses souffrances, l'enfer ne serait plus l'enfer. Mais non, le malheureux enragera comme un vil animal sous le fouet de la justice divine, et sa rage ne servira qu'à accroître son tourment.

O mon Jésus ! si j'étais maintenant dans l'enfer, je ne pourrais donc plus vous aimer, et j'aurais à vous haïr pendant l'éternité ? Et quel mal m'avez-vous fait pour que je dusse vous haïr ? Vous m'avez créé, vous êtes mort pour moi, vous m'avez accordé tant de grâces particulières, Voilà le mal que vous m'avez fait. Ah ! châtiez-moi comme vous le voudrez, mais ne me privez pas de pouvoir vous aimer. Je vous aime, mon Jésus, et veux vous aimer toujours.

Pensez à l'horreur qu'aura une ame, lorsqu'elle entrera dans l'enfer. *Me voilà donc damnée*, dira-t-elle ! *je me suis donc trompée !* Elle entrera, la malheureuse, pensant qu'il est peut-être un remède à sa perte, et elle verra que son malheur est sans ressource pour jamais.

Il se passera plus de millions de siècles qu'il n'y a de

gouttes d'eau dans la mer , de grains de sable sur la terre , de feuilles dans les arbres , et son enfer , au pauvre damné sera toujours à recommencer. Si du moins il pouvait , le malheureux ! se flatter et dire : *Qui sait si un jour ne finira pas cet enfer pour moi ?* Il n'est point de *qui sait* dans l'enfer. Le damné se tient pour assuré que tout les tourments qu'il endure à tout moment , il les doit souffrir pendant toute l'éternité. O Dieu ! on croit à l'enfer et on ose pécher ?

Plus grande sera la peine de ceux qui souvent ont considéré l'enfer , et ensuite , par leurs péchés , s'y sont condamnés eux-mêmes. Ah ! ne perdons point de temps , quittons tout et pressons-nous contre Jésus-Christ. Tout ce que nous ferons pour éviter l'enfer est peu de chose. Tremblons ; qui ne tremble pas , ne se sauvera point.

Ah ! mon Jésus , votre sang , votre mort , font mon espérance. Que tout m'abandonne , mais vous , ne m'abandonnez pas. Déjà je vois que vous ne m'avez pas abandonné , puisque vous m'invitez au pardon , si je veux me repentir de mes péchés , et que vous m'offrez votre grâce et votre amour , si je veux vous aimer. Oui , mon Jésus , ma vie , mon trésor , mon amour , je veux pleurer à jamais les offenses que je vous ai faites , je veux vous aimer de tout mon cœur. Mon Dieu , si je vous ai perdu , je ne veux plus vous perdre. Dites-moi ce que vous voulez de moi , je veux vous contenter en tout. Faites-moi vivre et mourir dans votre grâce , puis disposez de moi comme il vous plaira. O Marie , mon espérance , tenez-moi toujours sous votre protection , et ne permettez plus que jamais j'aie le malheur de perdre Dieu !

HUITIÈME MÉDITATION.

De l'amour envers Jésus crucifié.

Ah ! mon Jésus, quelle preuve plus grande pouviez-vous me donner de l'amour que vous me portez, que de sacrifier votre vie sur un infâme gibet, sur une croix, pour satisfaire à mes péchés et pour me conduire avec vous dans le Paradis.

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Phil. 2). Le fils de Dieu, par amour pour les hommes, et pour obéir au Père éternel qui voulait sa mort pour notre salut, s'est donc humilié jusqu'à mourir, et mourir crucifié ! et il se trouve des hommes qui le croient, et qui n'aiment pas ce Dieu !

Oh ! mon Jésus ! combien il vous en a coûté pour me faire comprendre que vous m'aimez beaucoup ! et moi, ingrat ! je vous ai payé d'ingratitude. Ah ! permettez maintenant que je vous aime, car je ne veux plus abuser de votre amour. Je vous aime, mon souverain bien, et je veux vous aimer toujours. Oh ! rappelez-moi toujours les tourmens que vous avez endurés pour moi, afin que je me souvienne toujours de vous aimer.

O Dieu ! quelques uns parlent de la passion de Jésus-Christ, et d'autres en entendent parler sans aucun sentiment d'amour et de gratitude, comme si c'était une fable, ou que ce fût simplement la passion d'une personne inconnue, qui n'a aucun rapport avec nous.

O hommes ! pourquoi n'aimez-vous pas Jésus-Christ ?

dites-moi, que devait faire de plus notre Rédempteur, pour être aimé de nous, que de mourir dans une mer d'opprobres et de douleurs ?

Si le plus vil de tous les hommes avait souffert pour nous les tourments que Jésus-Christ a soufferts, pourrions-nous nous dispenser de lui porter de l'affection et de lui montrer toute notre reconnaissance ?

Mais, mon Jésus, pourquoi parlé-je aux autres et non à moi-même ? quelle a été jusqu'ici ma reconnaissance envers vous ? Malheureux ! je n'ai payé votre amour que par le mépris et les déplaisirs que vous avez reçus de moi !

Ah ! pardonnez-moi ; de ce moment je veux vous aimer, et veux vous aimer de tout mon cœur. Je serais trop ingrat si après tant de bontés et de miséricordes de votre part, je vous aimais peu.

Considérons que cet homme de douleurs, cloué sur ce bois d'opprobre, est vraiment notre Dieu, et qu'il n'y est point pour autre chose que pour souffrir et pour mourir pour notre amour.

Croyons donc que Jésus-Christ est notre Dieu, qu'il est mort pour nous ; et, si nous le pouvons, aimons autre chose que Jésus-Christ ?

O belles flammes d'amour ! vous qui avez consumé la vie de mon Sauveur sur le Calvaire, venez, consommez en moi toutes les affections terrestres ; faites que toujours je brûle d'amour pour ce Dieu, qui, par amour pour moi, a voulu mourir et se sacrifier tout entier.

Quel spectacle ce fut pour les Anges de voir ce Verbe divin suspendu à un gibet et mourant pour nous sauver, nous ses misérables créatures.

Ah ! mon Sauveur, vous ne m'avez refusé ni votre sang, ni votre vie, et je vous refuserais quelque chose de ce que vous me demandez ! Non ; vous vous êtes donné

tout à moi, je me donne à vous tout entier, et sans réserve.

Mon ame, regarde sur le calvaire ton Dieu crucifié et mourant, vois ce qu'il souffre, et dis-lui : C'est donc, ô mon Jésus ! parce que vous m'avez trop aimé que vous avez tant d'afflictions et de tourmens sur cette croix ? Votre peine serait moins grande, si vous m'aviez moins aimé.

Ah ! mon aimable Rédempteur, quelle multitude de douleurs, d'ignominies et d'afflictions intérieures vous accable sur cette croix ! Votre sacré corps suspendu à trois clous ne repose que sur ses plaies : le peuple qui se tient autour de vous ne fait que vous tourner en dérision et vous blasphémer : votre belle ame, à l'intérieur, est plus accablée que votre corps. Dites-moi pourquoi souffrez-vous tant ? vous me répondez : Je souffre tout pour ton amour ; souviens-toi donc de l'affection que je t'ai portée et aime-moi.

Oui, mon Jésus, je veux vous aimer, et qui voudrais-je aimer, si je n'aime pas un Dieu mort pour moi ? Par le passé, mon amour, je vous ai méprisé, mais maintenant n'ai point de plus grande peine que le souvenir des déplaisirs que je vous ai causés, et je ne désire autre chose que d'être tout à vous. Ah ! mon Jésus, pardonnez-moi, et puis, attirez mon cœur à vous, enchaînez-le, blessez-le, enflammez-le de tout votre amour.

Considérons combien furent amoureux les sentimens de Jésus-Christ, lorsqu'il présenta les mains et les pieds pour être cloué sur la croix, dans ce moment où il offrait sa divine vie au Père éternel pour notre salut. Aimable Rédempteur, quand je pense à tout ce que vous a coûté mon ame, je ne puis désespérer du pardon. Quelque grands et multipliés que soient mes péchés, je ne veux point désespérer de me sauver, puisque vous avez déjà sura-

bondamment satisfait pour moi. Allons, Jésus, mon espérance et mon amour, autant je vous ai offensé, autant je veux vous aimer. Je vous ai beaucoup offensé, je veux vous aimer beaucoup; vous qui me donnez ce désir, donnez-moi votre secours.

Père éternel, *respice in faciem Christi tui*. Voyez votre fils mourant sur cette croix, cette face livide, cette tête couronnée d'épines, ces mains percées, cette chair en lambeaux; voilà la victime offerte pour moi, je vous la présente, ayez pitié de moi.

Dilexit nos, et lavavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. (Apoc. 1. 5). Pourquoi considérons-nous nos péchés comme un obstacle à notre sanctification, si Jésus nous offre un bain de son sang pour purifier nos péchés? Il suffit que nous nous repentions et que nous veuillons nous corriger.

Jésus, étant sur la croix, pensait à nous, et de là préparait toutes les grâces et les miséricordes qu'il nous a faites depuis avec autant d'amour que s'il n'eût eu à sauver que l'ame de chacun de nous en particulier.

Mon Sauveur, sur la croix vous voyiez donc déjà les offenses que je devais vous faire, et en place de châtement vous me prépariez vos lumières, vos amoureuses invitations et le pardon. Ah! mon Jésus! me verrez-vous encore, après tant de grâces, retourner à mes offenses et me séparer de vous? Ah! ne le permettez pas, Seigneur; et, si je ne dois pas vous aimer, faites-moi mourir. Je vous dirai avec S. François de Sales : *Ou mourir ou aimer, ou aimer ou mourir!*

TABLE.

	Pages.
PREMIÈRE MÉDITATION. — De l'importance du salut.	309
II ^e MÉDIT. — De la vanité du monde.	314
III ^e MÉDIT. — Du voyage à l'éternité.	321
IV ^e MÉDIT. — Du péché.	328
V ^e MÉDIT. — De la mort,	335
De la mort des justes.	342
VI ^e MÉDIT. — Du jugement.	344
VII ^e MÉDIT. — Remords qu'aura dans l'enfer un chrétien qui se damne.	349
VIII ^e MÉDIT. — De l'amour envers Jésus crucifié.	354

FIN DE LA TABLE.